



Verve et paradoxe chez Nerval

Guy Barthèlemy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/711>
DOI : 10.4000/recherchestravaux.711
ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2014
Pagination : 75-87
ISBN : 978-2-84310-291-2
ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Guy Barthèlemy, « Verve et paradoxe chez Nerval », *Recherches & Travaux* [En ligne], 85 | 2014, mis en ligne le 15 juin 2016, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/711> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.711>

© Recherches & Travaux

Verve et paradoxe chez Nerval^I

Pour Abel

Quel saint transport m'agite, et quel est mon délire!
Un souffle a fait vibrer les cordes de ma lyre ;
Ô Muses, chastes sœurs, et toi, grand Apollon,
Daignez guider mes pas vers le sacré vallon !
Soutenez mon essor, faites couler ma veine,
Je veux boire à longs traits les eaux de l'Hyppocrène,
Et, couché, sur leurs bords, au pied des myrtes verts,
Occuper les échos à redire mes vers.

Daniel JOVARD, *avant sa conversion*

Par l'enfer ! Je me sens un immense désir
De broyer sous mes dents sa chair, et de saisir,
Avec quelque lambeau de sa peau bleue et verte,
Son cœur demi-pourri dans sa poitrine ouverte.

Le même Daniel JOVARD, *après sa conversion*²

Les principes d'une alliance féconde

Il n'est pas aberrant de placer un exposé consacré à Nerval sous le signe de Gautier, son frère en littérature, et cette double épigraphe de la *Conversion d'un classique* m'a semblé éclairer mon propos³. Le paradoxe est, d'une manière

1. Merci à D. Hölzle pour sa relecture attentive.

2. T. Gautier, épigraphe de « Daniel Jovard ou la conversion d'un classique », *Les Jeunes-France, Romans goguenards*, 1833.

3. Les *Romans goguenards* auraient pu me fournir d'autres amorces, par exemple, à propos des relations entre verve, mélancolie et ironie, cet extrait de la préface : « J'ai en horreur la

ou d'une autre, un retournement, un tête-à-queue, notamment de l'opinion commune (« *para-doxa* ») ou du bon sens, ou de ce que le sens commun rend (pas toujours légitimement) prévisible ou probable. Considérons donc, pour les besoins de la cause, que la « conversion » de Daniel Jovard relève de la dynamique multiforme du paradoxe⁴, et observons maintenant le contenu de ce morceau de bravoure à double détente. Il résume l'histoire de ce fils de quincaillier imprégné de conformisme scolaire qui apprend à chanter en des termes on ne peut plus mesurés (cette mesure est celle du conformisme et du cliché) le « délire » poétique ; puis vient la « conversion » au romantisme frénétique, c'est-à-dire à l'excès : de la transgression morale (« par l'enfer ! »), des situations (le cannibalisme), des motifs (le « cœur demi-pourri »), du retournement sacrilège du poème amoureux et du désir qu'il s'applique à célébrer (c'est bien sûr une mise en abyme du thème de la conversion). Du même coup, à la platitude scolaire et néoclassique du premier poème succède la verve du second : une volonté de dérèglement, de fantaisie (morbide, et d'un mauvais goût exhibé) qui porte son écriture.

Voici qui me fournit d'ores et déjà un point de départ pour parler des liens entre verve et paradoxe chez Nerval. Mais nous n'avons pas encore épuisé l'intérêt de notre épigraphe. Dans les *Romans goguenards*, Gautier se moque d'une frange « extrémiste » du romantisme dont il a été proche, et à laquelle il reproche, pour simplifier, de s'être mécanisés dans une posture et dans le recours à une thématique de l'excès post-byronienne. Et c'est en quoi cette belle épigraphe est à double détente : la verve de Daniel Jovard est ironisée par Gautier ; c'est une verve qui, paradoxalement, dégénère en platitude puisqu'elle reconduit mécaniquement des clichés. L'alliance de la verve et du paradoxe recèle donc des vertus productives (et désinhibantes), et aussi des vertus critiques qui, si elles font l'objet d'un traitement ironique, permettent un approfondissement du paradoxe et une mise à distance de la verve.

locomotion, et j'ai bien souvent porté envie au crapaud, qui reste des années entières sous le même pavé, les pattes collées à son ventre, ses grands yeux d'or immobiles, enfoncé dans je ne sais quelles rêveries de crapaud qui doivent bien avoir leur charme, et dont il devrait bien nous faire un livre. »

4. C'est celle qui s'inscrit au XIX^e siècle des syntagmes comme celui d'« homme à paradoxe », qui désigne un individu susceptible de développer des opinions ou des points de vue surprenants, d'adopter des conduites improbables. Le tout est bien entendu susceptible de dégénérer en pose. Voir à cet égard ce passage du *Voyage en Orient* [1851], découpé dans l'épisode viennois. Gérard, au cours d'une soirée, séduit une femme, et voici comment il raconte la chose à son destinataire : « Ton ami a dîné confortablement ; [...] il est bien mis, son linge est d'une finesse exquise, ses cheveux sont soyeux et frisés très légèrement ; ton ami fait du paradoxe, ce qui est usé depuis dix ans chez nous, et ce qui ici est tout neuf. Les seigneurs étrangers ne sont pas de force à lutter sur ce bon terrain que nous avons tant remué ; on le touche, il en sort du feu. » (*Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1984, t. II, p. 228.)

On comprend que cette alliance qui est donc, non pas à deux mais à trois termes, puisse fonctionner comme une machine de guerre, dont la cible serait par excellence ce que Auerbach oppose quelque part à l'ironie, à savoir l'esprit de sérieux caractéristique du bourgeois, lequel ne prétend dire autre chose que ce qu'il dit, faire autre chose que ce qu'il fait, être autre chose que ce qu'il est, qui ne dispose donc pas de ce qu'on pourrait appeler une « réserve de sens » – et ne peut donc accéder à la littérature telle que la comprennent un Nerval ou un Gautier.

De la verve et du paradoxe *in absentia*

Cette littérature est critique, en un sens qui se précisera et se diversifiera au fil de l'analyse. *Sylvie* (1853) en est un exemple paradigmatique, qui exploite de manière subtile (parfois *a contrario*) le lien entre verve et paradoxe. Dans le cinquième alinéa de la nouvelle, Gérard rejoint un

cercle où l'on soupait en grand nombre, et où toute mélancolie cédait devant la verve intarissable de quelques esprits éclatants, vifs, orageux, sublimes parfois, – tels qu'il s'en est trouvé toujours dans les époques de rénovation ou de décadence, et dont les discussions se haussaient à ce point, que les plus timides d'entre nous allaient voir parfois aux fenêtres si les Huns, les Turcomans ou les Cosaques n'arrivaient pas enfin pour couper court à ces arguments de rhéteurs et de sophistes.

Il faut éclairer ce passage par cet autre, prélevé cette fois dans *Les Faux Saulniers* :

Quelques années avant la Révolution, le château d'Ermenonville était le rendez-vous des Illuminés qui préparaient silencieusement l'avenir. Dans les *soupers* célèbres d'Ermenonville, on a vu successivement le comte de Saint-Germain, Mesmer et Cagliostro, développant, dans des causeries inspirées, des idées et des paradoxes. – je crois bien que M. de Robespierre, le fils du fondateur de la loge écossaise d'aras, – tout jeune encore, – peut-être encore plus tard Senancour, Saint-Martin, Dupont de Nemours et Cazotte, vinrent exposer [ici] les idées bizarres qui se proposaient les réformes d'une société vieillie, – laquelle dans ses modes même, avec cette poudre qui donnait aux plus jeunes fronts un faux air de la vieillesse, – indiquait la nécessité d'une complète transformation⁵.

Il est question uniquement de « verve » dans le premier extrait, et seulement de « paradoxe » dans le second, mais la continuité entre les deux textes, leurs ressemblances du point de vue qui nous occupe, sont frappantes et très opportunes pour notre démonstration. Les deux textes évoquent des temps travaillés par

5. G. de Nerval, *Les Faux Saulniers* [1851], éd. M. Brix, Éditions du Sandre, Paris, 2009, p. 148.

des forces de décomposition et de recomposition, « époque(s) de rénovation ou de décadence », de décomposition, propice à la « prépar[ation de l'avenir]. Ce processus est illustré par des « causeries inspirées, des idées et des paradoxes », c'est-à-dire une parole qui se libère des cadres clos de la tradition et de la domination, et qui de ce fait peut certes gagner en altitude mais aussi risquer l'aberration ou le chaos : la « verve intarissable » de « quelques esprits éclatants, vifs, orageux, sublimes parfois », « se hauss[e] » à des hauteurs qui font craindre le surgissement de forces destructrices thématiques dans *Sylvie* par des incarnations de la sauvagerie guerrière archétypiques (Huns et Turcomans, peut-être pas très éloignés des cohortes de Gog et Magog) ou au contraire étroitement référencées (les Cosaques dont la présence à Paris signa l'ultime défaite de l'Empire), qui viendraient châtier « rhéteurs » et « sophistes » (sans nul doute amateurs de paradoxes) et les ramener aux nécessités d'un ordre social, moral et politique que leur « verve » semble menacer. Une verve aussi périlleuse que salutaire, elle qui chasse la « mélancolie » à coups, donc, de paradoxes, et qui conjure ainsi pour un instant le spectre de la paralysie mortifère de la jeunesse dans la société bourgeoise ; car celle-ci ne fait pas mieux, *mutatis mutandis*, que la société d'Ancien Régime qui « donnait aux plus jeunes fronts un faux air de la vieillesse », et « indiquait [ainsi] la nécessité d'une complète transformation », qui a en définitive fait long feu.

La confrontation des deux extraits nous montre donc comment, dans un même mouvement, Nerval exalte les vertus de la dynamique associant la verve et le paradoxe, et signale les dangers qu'elle comporte. Une variante de l'Appendice du *Voyage en Orient* (1851), qui s'organise autour du compte rendu d'un ouvrage intitulé *Mahomet législateur des femmes*, nous permet de prolonger cette analyse :

La période littéraire où nous vivons ressemble beaucoup à celle qui commença la seconde moitié du XVIII^e siècle. Alors comme aujourd'hui on se jetait dans la curiosité, dans les recherches excentriques, dans le paradoxe en un mot. Si le paradoxe a perdu le XVIII^e siècle comme on l'a dit, que fera-t-il encore du nôtre ? N'y reconnaît-on pas le mélange le plus incohérent d'opinions politiques, sociales et religieuses qui se soit vu depuis la décadence romaine ? ce qui manque, c'est un génie multiple capable de donner un centre à toutes ces fantaisies égarées. [...] ⁶

Le paradoxe, dit Nerval, est caractéristique de la « période littéraire » de la mi-XIX^e siècle, mais il l'était aussi de la seconde moitié du XVIII^e siècle, cette phase d'intense fermentation qui stimulait la « curiosité », l'« excentri[cité] », le « paradoxe en un mot » ; celui-ci apparaît comme le fin mot de cette époque et de cette propension provocatrice née d'interrogations indéfinies et audacieuses, formant en définitive un « mélange [...] incohérent ». D'où la nécessité d'une

6. Éd. citée, p. 1638-1639.

mise en ordre, qui ne pourrait être le fait d'un « génie multiple », un homme supérieur qui à la fois pratiquerait et dépasserait le paradoxe, dont apparaîtraient alors les vertus (re)fondatrices. Ici encore, il est une machine de guerre contre l'inertie du réel qui risque certes de détruire celui qui la manipule⁷, mais qui permet de débloquer le réel.

On comprend bien que dans tous les cas que nous venons d'examiner, le paradoxe ne va pas sans la verve, c'est-à-dire sans un certain rapport à la parole marquée par un dérèglement équivoque, de l'ordre de l'excès, de l'inventivité, de la transgression – parole « bizarre », parole de « sophiste » par laquelle on se déconditionne, mais par laquelle on prend le risque de bouleverser le réel (la présence de Robespierre dans l'extrait des *Faux Saulniers* n'est rien moins qu'anodine) – ou de rompre avec lui : la « verve » des « esprits éclatants » du cinquième alinéa de *Sylvie* s'enfle d'autant plus librement que ceux-ci sont retranchés du réel, en état de sécession, et ont renoncé à l'action, comme cela est dit très clairement au quatrième alinéa⁸. Comme chez Gautier, la vocation critique caractéristique de l'alliance de la verve et du paradoxe s'approfondit en ironie : en effet, les compagnons du Gérard des années 1830 la mettent en œuvre pour dénoncer une panne de l'Histoire, mais cette pratique, avec les excès qui lui sont consubstantiels, entérine et renforce leur rupture avec le réel⁹.

Un réel dans lequel d'autres s'enkystent confortablement, s'aidant pour cela d'une parole préfabriquée, resserrée, qui prétend à la sagesse et à la mesure (dans le fond et dans la forme), aux antipodes de la productivité de la verve et de la capacité du paradoxe à dissoudre les évidences. Qui donc se spécialise dans cette parole, celle de la normativité bourgeoise érigée en discours gnomique, dans la platitude de la *doxa*? C'est Sylvie! Dans le chapitre VIII, elle dit : « Mon ami, il faut se faire une raison ; les choses ne vont pas comme nous voulons dans la vie » ; et à la fin du chapitre XI, elle signe sa conversion aux valeurs dominantes en affirmant : « [...] il faut songer au solide », propos bien digne de celle qui était pour Gérard la « fée des légendes éternellement jeune » (chapitre VI) mais qui aspire désormais à devenir pâtissière...

7. Il conviendrait, évidemment, d'étudier chez Nerval le lien entre paradoxe et folie (qui est, comme la verve, un processus de dérèglement et de mise en surintensité de la parole), mais cette étude excède largement mon propos.

8. « L'ambition n'était cependant pas de notre âge, et l'avidité curée qui se faisait alors des positions et des honneurs nous éloignait des sphères d'activité possibles. Il ne nous restait pour asile que cette tour d'ivoire des poètes, où nous montions toujours plus haut pour nous isoler de la foule. »

9. Notons par ailleurs qu'au-delà (ou en-deçà, comme on voudra) de cette alliance de la verve et du paradoxe, la verve dans *Sylvie* peut connaître un autre dévoiement : elle peut dégénérer en faconde vulgaire, comme l'atteste au chapitre XII le Père Dodu, personnage folklorisé, mécanisé par ses références à Rousseau et son goût pour la grivoiserie.

Critique et/ou comique? Verve et paradoxe *in praesentia*

Sylvie n'aurait rien compris à la confidence que faisait Nerval à Madame Dumas le 9 novembre 1841, dans une lettre où il commentait sa crise du mois de février de la même année :

Il [Dumas] vous dira que j'ai recouvré ce que l'on est convenu d'appeler raison, mais n'en croyez rien. Je suis toujours et j'ai toujours été le même et je m'étonne seulement que l'on m'ait trouvé *changé* pendant quelques jours du printemps dernier. L'illusion, le paradoxe, la présomption sont toutes choses ennemies du bon sens, dont je n'ai jamais manqué. Au fond, j'ai fait un rêve très amusant, et je le regrette ; j'en suis même à me demander s'il n'était pas plus *vrai* que ce qui me semble seul explicable et naturel aujourd'hui. Mais comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaquer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien formellement d'avoir *été malade*, ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre et même à ma véracité. Avoue! avoue! me criait-on, comme on faisait jadis aux sorciers et aux hérétiques, et pour en finir, je suis convenu de me laisser classer dans une *affection* définie par les docteurs et appelée indifféremment théomanie ou démonomanie dans le Dictionnaire médical¹⁰. À l'aide des définitions incluses dans ces deux articles, la science a le droit d'escamoter ou réduire au silence tous les prophètes et voyants prédits par l'Apocalypse, dont je me flattais d'être l'un! Mais je me résigne à mon sort, et si je manque à ma prédestination, j'accuserai le docteur Blanche d'avoir subtilisé l'esprit divin¹¹.

Nerval n'est pas encore en 1841 cet homme à l'air traqué, engoncé dans un fauteuil, que photographiera Nadar ; il compose avec sa folie dans ce curieux discours, drôle comme le sont souvent (on n'y insiste pas assez) les textes nervaliens, drôle d'une verve qui glose le paradoxe d'un fou qui revendique lucidement sa folie tout en élaborant un curieux discours de dénégation en forme de syllogisme (au demeurant intenable) : « l'illusion » et le « paradoxe » sont ennemis du bon sens ; or, je n'ai jamais manqué de bon sens ; donc je n'ai pu m'abandonner à eux ; donc je ne suis pas fou – à moins que, puisqu'il dit qu'il a toujours été le même, il ne soit depuis toujours un fou plein de bons sens : on peut considérer la distorsion de la logique, son gauchissement inventif, comme un dégât au moins latéral de l'alliance de la verve (qu'elle vient d'ailleurs nourrir) et du paradoxe.

10. On croirait que Nerval a écrit cela pour le Foucault de l'*Histoire de la folie*, mais aussi pour celui de *Surveiller et punir*.

11. *Correspondance, Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 1383.

La folie, dit l'épistolier, est peut-être un « rêve » mais « amusant » et « plus vrai » que le réel prosaïque (qui semble « naturel ») – si cela n'est pas un paradoxe, qu'est-ce donc ? –, et s'il fait mine d'y renoncer c'est parce qu'on lui a opposé une force de coercition qui, dit une image savoureuse, interdit le déferlement de la folie sur la « voie publique ». On identifie ici une version prosaïque de l'« épanchement du songe dans la vie réelle » (*Aurélia*), et un bel exemple de la verve fantaisiste de Nerval, qui dénonce avec ce syntagme emprunté au langage réglementaire et administratif le règne de la trivialité utilitaire et de la contrainte sociale, et suggère une saynète plaisante en forme de pastiche humoristique d'une scène de torture judiciaire. Le heurt des registres (la poésie et la voie publique, la nosographie médicale et la tradition biblique des prophètes et de l'*Apocalypse*, la prédestination et la psychothérapie, les médecins, les commissaires – figures d'inquisiteurs meurtriers – et le Docteur Blanche), la distance amusée, la dénégation et la revendication, c'est tout cela qui constitue la verve paradoxale de cette lettre, bel exercice de réflexivité destinée à déstabiliser la catégorie de la folie.

Dans d'autres textes, le mouvement de bascule vers l'humour s'accroît, au point qu'une lecture superficielle peut manquer ce qu'il reste de charge ironique. Une variante du *Voyage en Orient* (Gérard est à Genève) nous offrira un premier exemple de ce processus :

Il est bon de convenir que l'Europe est parfaitement connue à tout le monde ; un voyageur ne peut donc faire tout au plus que le feuilleton de sa route, la chronique de ses aventures, et au besoin transcrire la carte de son dîner [...]. Par exemple, n'est-il pas intéressant de savoir qu'à Genève il est fort difficile d'avoir des truites ; et que ces poissons sont aussi rares dans le Léman que les huîtres à Ostende et les carpes dans le Rhin ? L'an dernier, je m'émerveillais à une table d'hôte de Manheim, de ne jamais manger de carpe [...] (Il faut encore ajouter que je n'ai jamais pu obtenir de cidre à Rouen [...]) « – Monsieur, me répondit un Allemand de cette bonne ville de Manheim, croyez-vous que l'on pêche comme cela les carpes dans le Rhin ? – On m'a montré, répondis-je froidement, chez Corcelet et chez Chevet [il s'agit de traiteurs-épiciers parisiens] quelques-uns de ces animaux qui avaient la prétention d'y avoir séjourné. – Je ne dis pas, Monsieur, observa l'Allemand, qu'il n'y ait pas de carpes dans le Rhin... – Dites-le, si vous voulez, Monsieur ; à Paris, nous appelons cela un paradoxe ; mais ici cela peut être parfaitement vrai. – Monsieur, dit l'Allemand, les carpes du Rhin sont fort belles ; c'est un régal de têtes couronnées. On en sait le compte exact, et les pêcheurs du Rhin, qui forment une corporation, se les sont partagées depuis longtemps. Ils les connaissent, et quand un pêcheur en rencontre une, il dit : Tiens, c'est la carpe d'un tel ; et il la remet honnêtement dans l'eau ». Je pense qu'il en est de même des truites du Léman¹².

12. G. de Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres Complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1984, p. 1401.

Ce texte est particulièrement intéressant parce qu'il défait un topos. Son point de départ est à la fois sérieux et humoristique : le genre du récit de voyage intra-européen est menacé, par la banalisation de ses référents. Il faut donc le renouveler, et Gérard feint de considérer que l'évocation méticuleuse des ressources alimentaires et gastronomiques des lieux visités pourrait y contribuer. Mais le texte dérape aussitôt, car le motif topologique de la « spécialité » est dénoncé comme un leurre, et cette dénonciation va donner lieu à une amplification en forme de paradoxe humoristique qui justifie le choix de cet extrait. Ce morceau de bravoure est encore paradoxal en un autre sens : la désillusion du voyageur qui se plaint de ne pas trouver au menu des villes du Rhin de carpes du Rhin, et qui rapporte une historiette loufoque censée rendre compte de cette situation, est la réécriture plaisante d'une désillusion qui est au cœur de la mélancolie nervalienne, ancrée dans la « perte » de la « géographie magique », c'est-à-dire de la possibilité de pérenniser un rapport au monde sublimé par un ensemble de représentations poétiques et artistiques¹³. L'alliance de la verve et du paradoxe nourrit donc ici un mécanisme à double détente : conjuration d'une angoisse mélancolique qui relève de l'équation personnelle de Nerval, et retournement d'un lieu commun touristique. C'est le second point qui va retenir notre attention, mais il faut avoir en tête le premier pour percevoir le caractère multidimensionnel du texte et enrichir la signification de sa verve paradoxale.

Pas de truites à Genève, pas d'huîtres à Ostende, pas de cidre à Rouen, pas de carpes à Manheim : voilà pour le paradoxe destiné à défaire le livre d'images du bon touriste européen¹⁴. Mais Nerval choisit de donner du corps à l'affaire, et il le fait avec verve dans ce dialogue excentrique¹⁵. L'objet du débat est donc de savoir s'il existe effectivement des carpes dans le Rhin. L'informateur indigène¹⁶ a semblé suggérer par une question rhétorique pleine de solennité qu'on ne pêchait pas les truites dans le Rhin, et Gérard réplique « froidement »

13. Difficile d'en dire davantage ici à propos d'un texte pourtant décisif, qui figure à la p. 189 du *Voyage en Orient, Œuvres Complètes*, t. II, ouvr. cité. Voir mon étude intitulée « La géographie magique et les ambiguïtés de la sublimation du paysage dans le *Voyage en Orient* de Nerval », *Miroirs de textes – Récits de voyage et intertextualité*, études rassemblées par S. Linon-Chipon, V. Magri-Mourgues et S. Moussa, Nice, Publications de la faculté des lettres, arts et sciences humaines de Nice, Nouvelle série, n° 49, 1998, p. 107-127.

14. Livre au moins virtuel, en forme de recueil de topoï, dont l'inscription dans la conscience du voyageur suffit à montrer que le renouvellement du genre viatique ne viendra pas de ce côté : c'est une veine elle aussi épuisée.

15. Voici une autre catégorie (bien constituée par la critique littéraire) qu'il faudrait croiser systématiquement avec celle de la verve.

16. C'est bien ce personnage paradigmatique du récit de voyage que vient incarner l'interlocuteur de Gérard.

(ce qui contribue à souligner la drôlerie de son propos) en désignant les carpes par une périphrase dont on ne sait si elle est méliorative ou péjorative (« ces animaux ») et en recourant à une hypallage cocasse (« ces animaux avaient la prétention... ») qui leur confère une conscience et plus précisément, devine-t-on, une sorte d'amour-propre pour ainsi dire aristocratique. L'informateur précise alors, d'abord *a contrario* (« je ne dis pas que... »), son propos, mais Gérard lui suggère ironiquement, *a contrario* de cette nuance¹⁷, de procéder à un passage à la limite, ce qui le conduit à convoquer le terme qui fait pour nous office d'opérateur de lisibilité : « dites-le [...] ; à Paris, nous appelons cela un paradoxe ; mais ici cela peut être parfaitement vrai ». Si ce paradoxe était avéré, la carpe du Rhin pourrait devenir le paradigme d'une altérité surprenante et imprévisible, une parodie du principe pascalien qui affirme « Vérité en deçà des Pyrénées, mensonges au-delà ». Mais précisément, ce qui est bon pour un Parisien (le paradoxe) ne l'est pas pour un Rhénan, et l'informateur de Gérard va avec le plus grand sérieux proposer une explication loufoque, qui a des airs d'une de ces légendes dont Nerval dit ailleurs qu'elles sont le propre de la « rêveuse Allemagne » et qui constitue une autre voie (que celle du paradoxe susmentionné) du traitement parodique de la question de l'idiosyncrasie à la fois naturelle et culturelle : à chaque pêcheur a été attribuée une carpe, qu'il connaît, et chacun reconnaît même celle des autres, une singulière honnêteté lui interdisant de frayer avec elles. Au passage le texte suggère une relation entre le pêcheur et sa carpe marquée par la durée (une carpe pour la vie !) et qui semble bien interdire la consommation. Autant dire que Nerval se moque ici du goût des voyageurs pour les légendes locales qu'ils rapportent si volontiers.

Le traitement paradoxal moque donc le réductionnisme touristique, qui reconstruit le réel en exaltant telle caractéristique au point qu'elle devient abusivement emblématique d'un pays, d'une culture, etc., et qu'une déformation simplificatrice en résulte. Il démystifie, mais l'humour nervalien le combine à la verve pour feindre de reconstituer le particularisme rhénan dans une historiette loufoque qui montre que le goût des voyageurs pour les « détails bizarres » les égare et leur interdit de comprendre les contrées qu'ils visitent¹⁸. Ajoutons que, dans un dernier retournement ironique, le mot « paradoxe » tel

17. Comme dans l'extrait précédent, le dérèglement logique (ici avec l'enchaînement de deux mouvements *a contrario*, le second appelant à l'annulation du premier), occasionné ici par l'hétérogénéité des points de vue de l'informateur et du voyageur, thématise l'alliance de la verve et du paradoxe.

18. C'est dans ces termes antithétiques (« détails bizarres » *versus* connaissance) que Gérard, dans le *Voyage en Orient*, évoque la nécessité pour le voyageur de longs séjours s'il veut comprendre les sociétés qu'il aborde.

qu'il est manipulé par Gérard dans la discussion est lui-même présenté comme un idiotisme, c'est-à-dire aussi un stéréotype attaché à la représentation (ici l'autoreprésentation) d'une collectivité : « À Paris, dit-il, nous appelons ça un paradoxe » ; les Français sont spirituels, c'est bien connu, et ils se sont spécialisés dans la production des « paradoxes » (comme d'autres élèvent des carpes), prenant ainsi le risque de se mécaniser (et de gauchir leur relation avec le réel). La verve paradoxale de Nerval qui anime ce petit récit excentrique s'approfondit en même temps qu'il progresse, et manifeste ainsi une singulière productivité.

La verve paradoxale faite homme

Nous allons terminer ce rapide parcours en examinant un texte qui s'inscrit dans la même veine excentrique et paradoxale que Nerval radicalise grâce à l'invention (et c'est cela qui nous intéressera) d'un personnage *ad hoc* : il s'agit d'un commerçant marseillais qui ignore tout ce qui relève du tact et de la réserve, et que son idiosyncrasie méridionale conduit au contraire à exploiter le registre de la verve et du pittoresque désinhibés. Saisissant une conversation au vol, il aborde Gérard pendant un trajet en bateau, sans se soucier des convenances ni des barrières sociales, et voici ce qu'il lui dit :

« [...] il n'y a rien à faire avec le *Tur* [Turc] ; c'est un peuple qui s'en va ! Monsieur, je fus ces temps derniers à Constantinople ; je me disais : Où sont les *Turs*?... Il n'y en a plus ! »

Le paradoxe se réunissait à la prononciation pour signaler de plus en plus un enfant de la Canebière.

« [...] Ce sont tous là des Grecs, des Arméniens, des Italiens, des gens de Marseille. Tous les *Turs* que l'on peut trouver, on en fait des cadis, des ulémas, des pachas ; ou bien on les envoie en Europe pour les faire voir... »

« [...] Monsieur, me dit le Marseillais en me prenant le bras, qu'est-ce que vous croyez que les diplomates feront quand les rayas¹⁹ viendront leur dire : "Voilà le malheur qui nous arrive ; il n'y a plus un seul *Tur* dans tout l'empire... nous ne savons que faire, nous vous apportons les clés de tout !" »

« [...] L'Europe dira : "Il doit y en avoir encore quelque part, cherchons bien !... Est-ce possible ? Plus de pachas, plus de vizirs, plus de muchirs, plus de nazirs... Cela va déranger toutes les relations diplomatiques. À qui s'adresser ?" [...] Le pape, de son côté, dira : "Eh ! Mon Dieu ! Comment faire ? Qu'est-ce qui va donc garder le Saint-Sépulcre à présent ? Voilà qu'il n'y a plus de *Turs* !..." »

Un Marseillais développant un paradoxe ne vous en tient pas quitte facilement. Celui-là semblait heureux d'avoir pris le contrepied du mot naïf d'un de ses concitoyens [...] ²⁰

19. Les sujets de l'Empire ottoman qui ne sont pas musulmans.

20. G. de Nerval, *Voyage en orient*, ouvr. cité, p. 567-569.

Ce texte aborde sur le mode comique une thématique fort grave, récurrente dans l'orientalisme²¹ du XIX^e siècle, notamment chez Gautier et Nerval, celle de la fin de l'Orient : les Turcs, dit le Marseillais, sont « une race qui s'en va²² ». Ici encore, le recours à un traitement comique caractérisé par l'alliance de la verve et du paradoxe comporte de saines vertus distanciatrices : Nerval, là encore, conjure la mélancolie inhérente au syndrome de la « perte », et il met en garde son lecteur contre ce qui peut devenir un stéréotype caricatural²³. Mais par ailleurs, Nerval, comme le texte précédent nous l'a montré, ne déteste pas les morceaux de bravoure, les exercices de style, les scènes à faire, notamment celles qui apportent une note de gaieté débridée. C'est celle-ci que le Marseillais, conforme au stéréotype du méridional extraverti et loquace (la verve est toujours menacée de se mécaniser), porté aux joies de l'amplification, est chargé de créer en abordant de manière paradoxale, en recourant au travestissement, au burlesque, au pittoresque et à l'hypotypose, la question de la fin de l'Orient.

Dans cette saynète, Nerval exploite le comique verbal sous un angle particulier, celui de la prononciation fautive et idiomatique, qui en l'occurrence crée un refrain destiné à renforcer le caractère obsessionnel de la préoccupation érigée en prétexte de ce numéro de cabotinage : où sont passés les Turcs – pardon, les *Turs*²⁴ ? Notre homme adore par ailleurs les listes (celle des habitants de Constantinople qui ne sont pas des Turcs, celle des fonctions publiques prestigieuses) : c'est un outil très sûr d'expansion du texte (dont elles renforcent la composante paratactique, à même de souligner son inventivité bondissante) ; le comique de geste n'est pas absent, car le Marseillais théâtralise aussi sa présence physique²⁵ en prenant le bras de son interlocuteur-spectateur. Surtout, la saynète se développe en petites scènes dont la charge comique tient à leur dimension en même temps très concrète et parfaitement décalée (on est là dans le burlesque), et à la parole qui s'y déploie : déambulation inquiète du Marseillais dans

21. J'utilise ici le terme dans son sens fondamental et neutre, en le préservant des simplismes de E. Saïd (qui continuent à faire tant de mal).

22. Voir une formule très proche chez Gautier, dès 1846, dans sa préface rédigée pour *La Turquie* de C. Rogier à propos du dépérissement de l'Empire ottoman : « Les barbaries s'en vont, emportant avec elles toutes les splendeurs d'un monde plus préoccupé du beau que du commode. » (Citée par par S. Moussa dans son édition de *Constantinople*, Paris, La Boîte à documents, 1990, p. 329.)

23. Le *Voyage en Orient* montre pour sa part la complexité de la question. Sa première clause (édition citée, p. 788-790) est en la matière exemplaire.

24. La verve fait bon ménage avec le registre de l'obsession et les ressources qu'offre celle-ci en matière d'amplification et de variation. Voir la chanson de Nougaro intitulée *Où sont passés les bas ?*, celle des Frères Jacques, *Les Fesses*, ou encore *On nous cache tout, on nous dit rien* de Dutronc.

25. Il existe évidemment une composante gestuelle de la verve, qui justifierait une étude à part entière.

Constantinople, qui, sous la pression de l'angoisse, se parle à lui-même, face à face improbable et déconcerté des rayas et des diplomates européens, réduction du fonctionnement de l'État et de la société aux « clés de tout », monologue de l'Europe sur les conséquences de la disparition des « *Turs* », interrogation angoissée du pape (dont la relation avec Dieu n'est plus identifiable que dans le recours à une interjection banale : « Mon Dieu ») qui lui s'intéresse à un seul trousseau de clés, conformément à la susdite fonction – celui du Saint-Sépulcre.

Mentionnons pour clore cette brève analyse d'un texte éminemment réjouissant la révélation finale de la matrice antithétique de ce numéro du Marseillais : la lapalissade d'un de ces concitoyens (« Vous allez à Constantinople?... Vous y verrez bien des *Turs*! »), dont le caractère lapidaire est en accord avec le truisme qu'elle formule, le tout soulignant *a contrario* et à plaisir l'expansion pleine de verve de notre Marseillais et le brio avec lequel il s'applique à donner chair à son paradoxe²⁶. Dans le même temps, Nerval insiste ainsi sur la dimension ludique de ce numéro, qui apparaît *a posteriori* comme un exercice à contrainte, celui qui consiste à prendre le contrepied d'un truisme (c'est-à-dire à forger un discours qui tourne en dérision la tendance des énoncés à se figer dans une *doxa*) et à offrir une version spectaculaire de ce contrepied.

Cet extrait constitue manifestement la mise en forme et la mise à contribution la plus brillante, la plus jouissive, de l'alliance de la verve et du paradoxe, et aussi l'incarnation la plus normalisée, si j'ose dire, de la verve dans notre corpus. Remarquons que pour parvenir à ce résultat, d'une part Nerval délègue la parole à ce que j'ai appelé un personnage *ad hoc*, d'autre part que, s'il existe bien une dimension distanciatrice de ce morceau de bravoure, elle est un peu secondaire. C'est là le prix à payer pour cet accomplissement de la verve, alors que la densité axiologique du cinquième alinéa de *Sylvie*, l'intensité de son registre ironique et mélancolique, limitaient nécessairement l'expansion de la verve ; celle-ci d'ailleurs (et significativement) n'était pas thématisée dans le texte et n'apparaissait que sous la forme du mot lui-même.

Lors d'une intervention radiophonique, Patrick Dandrey proposait une opposition suggestive entre le style et le ton : Racine, disait-il, c'est un style, La Fontaine c'est un ton, et un ton que l'on reconnaît quel que soit le genre pratiqué par cet auteur dont la devise était « diversité ». Le ton, disait-il en outre,

26. L'affaire rebondit encore avec la note de Nerval qui explique que ce paradoxe pourrait à la rigueur (et pour ainsi dire métaphoriquement) valoir pour l'époque où l'Empire ottoman était gouverné par la milice étrangère des Janissaires – mais nous sortons là du cadre de notre analyse.

est de l'ordre du sensible (raison pour laquelle les comédiens se l'approprient plus aisément qu'un style). J'ajouterais pour ma part : quelque chose qui semble traduire immédiatement un rapport au monde. Je serais tenté d'aborder la verve de ce point de vue : dans la mesure où elle est fantaisie, excès, dérèglement, où elle fabrique des textes qui semblent pour ainsi dire « en représentation », on peut bien sûr identifier des procédés rhétorico-stylistiques qu'elle met en œuvre ; mais ceux-ci ne l'épuisent pas : c'est donc qu'elle vient en plus, ou plutôt parce qu'elle est au point de départ, en tant que posture qui engendre, donc, un ton.

Pour toutes ces raisons, elle recourt volontiers à un mode d'existence privilégié qui consiste à prendre corps, littéralement, dans ce que j'ai appelé un personnage *ad hoc*. Mais quand tel n'est pas le cas, quand elle ne va pas jusque-là, comme elle donne toutefois lieu à un texte qui semble « en représentation²⁷ », elle constitue le locuteur en personnage, dans le sens où ce qu'il y a en elle d'excès, la manière insistante dont elle spécifie une parole, confère à ce locuteur deux caractères bien souvent associés à la notion de personnage : la stylisation et la typicité. D'où le risque de mécanisation²⁸. Sa combinaison avec une autre mécanique (car c'en est une, au moins dans ses incarnations les plus sommaires), celle du paradoxe, lui permet de servir des enjeux qui lui restituent une dimension signifiante. Mais Nerval fait flèche de tout bois : s'il théorise pour ainsi dire une verve qui, alliée au paradoxe, enclenche un discours critique sur le monde, et au passage invite le lecteur à méditer les rapports entre le langage et l'action (je pense notamment à *Sylvie*), il peut aussi tirer la productivité de cette alliance vers une véritable poétique comique qui, elle, est créatrice d'une verve à la hauteur des ambitions de ce grand styliste. L'alliance entre la verve et le paradoxe est donc chez lui à géométrie variable...

27. Je parle évidemment des textes dans lesquels la verve n'est pas qu'une dénomination synthétique, descriptive, comme c'est le cas dans les trois premiers extraits de Nerval que j'ai étudiés.

28. C'est celui qui s'attache à maintes formes de comique, pour des raisons que Bergson a fort bien expliquées.